Document generated on 07/15/2025 3:13 p.m.

Recherches sociographiques

Michel Biron, *De Saint-Denys Garneau, biographie*, Montréal, Boréal, 2015, 456 p.

Annie Tanguay

Volume 58, Number 1, January–April 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1039954ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1039954ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tanguay, A. (2017). Review of [Michel Biron, *De Saint-Denys Garneau, biographie*, Montréal, Boréal, 2015, 456 p.] *Recherches sociographiques*, *58*(1), 224–226. https://doi.org/10.7202/1039954ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques et Université Laval, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Il me semble qu'une troisième source pourrait être ajoutée aux deux autres. Je pense aux *Confessions of a Crap Artist* (1975, traduit en français sous le titre *Confessions d'un barjo*), un roman de l'auteur de science-fiction Philip K. Dick mettant en scène un personnage socialement inadapté, souffrant de troubles obsessionnels compulsifs mais qui se révèle paradoxalement le seul être sain d'esprit dans la maisonnée où il réside. Lefebvre le « cassé » a quelque chose en commun avec Jack Isidore le « barjo » : son regard faussement candide et délibérément décalé sur le monde qui l'entoure. L'air de rien, les mécanismes de la domination sociale sont déconstruits et dénoncés. La méthode d'écriture de cet essai soutient ce dispositif. Les phrases à la syntaxe parfaite et au style recherché alternent avec les québécismes et les mots issus de l'anglais, soulignés par des italiques; les références à la culture populaire (les films de morts-vivants de Romero, les *comic books* de Marvel) rencontrent les références savantes (Marx, la conférence de Weber sur « Le savant et le politique »). Comme Philip K. Dick alternait dans son roman les chapitres à la première et les chapitres à la troisième personne du singulier, Lefebvre oscille entre le récit de ses déconvenues et leur mise en perspective. Dominé économiquement mais disposant d'un capital symbolique important (à l'heure où il écrit, il est le rédacteur en chef de la revue intellectuelle sans doute la plus reconnue au Québec), Pierre Lefebvre reporte sa situation d'entre-deux jusque dans l'énonciation de son essai.

Sans pontifier ni verser dans l'appel à la révolte, l'auteur relate les formes de micro-résistance auxquelles il s'est prêté au cours de son existence, presque malgré lui semble-t-il : le refus de vivre à crédit, le refus de céder devant les insistances de propriétaires mal intentionnés, le refus de jouer le jeu de la carrière, le refus de voir, comme tant d'autres, sa dignité et son accès à la parole critique se réduire à la mesure de ses finances ou, pour le dire avec Pierre Bourdieu, de se laisser écraser par la violence symbolique. Il ne néglige pas non plus de parler de ses échecs et de ses lâchetés (il finit par déguerpir de ses appartements, il ne dénonce pas le saccage d'une voiture auquel il a participé adolescent, il accepte un poste inintéressant mais rémunérateur avant de le quitter, etc.). Il y a en définitive autant dans ces *Confessions d'un cassé* un autoportrait sans complaisance d'un intellectuel précaire qu'un portrait, philosophiquement et sociologiquement informé, du Québec des trente dernières années.

Anthony Glinoer

Département des lettres et communications,
Université de Sherbrooke.
anthony.glinoer@usherbrooke.ca

Michel Biron, *De Saint-Denys Garneau, biographie*, Montréal, Boréal, 2015, 456 p.

Le mythe entourant Hector de Saint-Denys Garneau (1912-1943) s'estompe peu à peu à la lecture de la biographie écrite par Michel Biron. Un tel ouvrage permet d'éclairer les zones d'ombre de la vie du poète décédé à l'âge de 31 ans. La mélancolie et l'isolement du poète et artiste après la publication de son unique

livre paru de son vivant, *Regards et jeux dans l'espace* (1937), ont contribué à alimenter de nombreuses rumeurs, que le biographe s'emploie à démonter.

Cette biographie se lit très bien et nous renseigne sur la vie et l'œuvre de de Saint-Denys Garneau que plusieurs lettres inédites viennent éclairer. Pour ce faire, Michel Biron a dépouillé plusieurs fonds d'archives récemment ouverts à la consultation – un travail de recherche colossal –, ce qui apporte de nouvelles informations sur les idées et le vécu du jeune poète. Ces documents d'archives constituent une riche source qu'il faut faire parler sans interpréter à outrance. À cet égard, le biographe s'en tire bien. Biron a également mis à contribution les textes écrits par de Saint-Denys Garneau et les témoignages de ses proches.

Suivant un ordre chronologique, la biographie s'intéresse d'abord aux origines du poète, Biron brossant, dans les premiers chapitres, un portrait de la famille, en insistant sur ses ascendances nobles auxquelles la mère de Saint-Denys, Hermine Prévost-Garneau, se raccrochera tout au long de son existence. Pour sa part, de de Saint-Denys ne semble pas faire grand cas de ses ancêtres, même s'il peut s'enorgueillir, par exemple, d'être l'arrière-petit-fils de l'historien François-Xavier Garneau. Seuls les arts semblent avoir de valeur à ses yeux.

Dans les chapitres suivants sont présentées ses années de collège. Quand, en 1925, il remporte un concours littéraire avec son poème « Le dinosaure », c'est pour lui un encouragement à persévérer dans la voie de l'écriture. Le biographe raconte aussi les amours peu connues de de Saint-Denys, les femmes qu'il convoite, parfois plus âgées que lui, et pour lesquelles il compose plusieurs poèmes. Mais ce sont ses amitiés surtout qui ressortent des extraits de lettres à Jean Le Moyne, à Robert Charbonneau et à Robert Élie, pour ne nommer que ceux-là. Dans ses lettres, le jeune homme se dévoile, ce qui nous permet d'en apprendre sur l'homme et l'artiste qu'il a été. Le lecteur en apprend ainsi sur l'univers culturel canadien-français dans lequel gravite le poète, notamment lors de la création de la revue *La Relève*.

Le livre est particulièrement éclairant sur la pratique de la peinture qui a été peu discutée en comparaison de celle de l'écriture. C'est durant ses années de collège que de Saint-Denys développe son goût pour la peinture. Et lorsque son médecin le force à interrompre ses études – de nombreux extraits de lettres font état de ses problèmes de santé, son cœur étant, depuis son adolescence, fragile –, crayons et pinceaux seront pour lui un réconfort.

L'année 1936 est intense en écriture et en peinture. Il réalise près d'une toile par jour – des petits formats surtout, afin de les terminer en une séance – et envisage de devenir peintre et critique d'art. Il rêve alors « d'organiser une "vaste exposition rétrograde, pardon rétrospective" » (p. 261), ainsi qu'il le confie à Claude Hurtubise. Une de ses critiques d'art, publiée dans *La Relève* en décembre 1936, lui apportera une certaine estime, de la part de peintres, comme John Lyman et Jean Palardy. En dépit de telles ambitions, il se montre plus secret avec ses toiles qu'avec ses vers qu'il n'hésite pas à faire lire.

Les deux derniers chapitres de cette biographie de 456 pages montrent bien qu'après tous les efforts qu'il a consentis afin d'être reconnu en tant qu'artiste, de Saint-Denys Garneau s'effondre devant les critiques défavorables de *Regards et jeux*

dans l'espace. Il revient par ailleurs avec un sentiment d'échec de son séjour écourté en France – durant lequel, comme le rapporte Michel Biron, il a eu « un moment de grâce » (p. 341) lorsqu'il a écouté deux messes à la cathédrale de Chartres. Il cultive dès lors sa solitude, qualifiée de « phobie » sociale par Biron (p. 270) qui reprend un mot employé par de Saint-Denys dans une lettre à Jean Le Moyne.

Tout au long de ce travail d'érudition, différentes anecdotes nous sont présentées. On apprend ainsi qu'à son retour d'Europe, de Saint-Denys envisage un retour à la terre – comme son père l'avait fait en 1916, après avoir perdu son poste de gérant à la Banque Royale, en raison d'un problème de surdité.

Cette biographie a le mérite de tracer un portrait tout en nuances de l'homme, du poète, du peintre et du critique d'art, qui invite à se replonger dans l'œuvre de de Saint-Denys Garneau.

Annie TANGUAY

Département d'études littéraires,
Université du Québec à Montréal.
tanguay.annie.2@courrier.uqam.ca

Jean-Philippe WARREN et Andrée FORTIN, *Pratiques et discours de la contreculture au Québec*, Québec, Éditions du Septentrion, 2015, 266 p.

Né d'une collaboration entre Jean-Philippe Warren, professeur de sociologie à l'Université Concordia, et Andrée Fortin, professeure émérite de sociologie à l'Université Laval, l'essai *Pratiques et discours de la contreculture au Québec* trace le portrait des mouvements de contestation qui font du Québec des années 1960 et 1970 le lieu d'une grande fête rebelle et colorée. Loin d'eux l'idée de dresser l'inventaire des œuvres contreculturelles et de brosser un tableau historique de la période, les auteurs ont plutôt cherché à montrer la dynamique sociale du mouvement en se concentrant sur « les pratiques et les attitudes qui donnent corps à la contreculture et permettent d'en comprendre rétrospectivement le succès auprès d'une large frange de la jeunesse québécoise » (p. 19). Par une approche sociologique et en s'attardant davantage à la manière dont sont créées les œuvres qu'aux œuvres elles-mêmes et à la façon dont se propagent les idéaux, ils signent un ouvrage qui rend merveilleusement bien l'esprit de l'époque.

Les auteurs délimitent la période depuis l'été de l'Expo 67, moment charnière qui symbolise l'affirmation de la nationalité et l'ouverture à la vastitude du monde et qui dévoile les nouvelles couleurs de la jeunesse, jusqu'à 1976, alors qu'une espèce de résignation collective annonce le déclin des rêves de révolution. Le contexte – société d'abondance, situation économique favorable et salaire minimum plus que décent – donne en quelque sorte les moyens à la jeunesse de réaliser un refus aussi global. Le phénomène prend naissance dans la métropole alors que les *draft dodgers* (Américains qui fuient l'enrôlement dans l'armée) apportent de nouvelles valeurs à celles proclamées par la Révolution tranquille. Il est également important de noter que la contreculture prend, chez nous, une ampleur tout aussi